

## INTRODUCTION

Évoquer la littérature de la période augustéenne conduit inévitablement à parler de ce qu'il est aujourd'hui convenu de nommer en France le mécénat, du nom du fameux conseiller d'Octavien/Auguste, protecteur des Belles-Lettres. Mécène ne fut pourtant pas le seul à réunir autour de lui de prestigieux poètes. Pollion et Messalla, deux personnalités de premier plan de la Rome augustéenne, jouèrent aussi un rôle non négligeable pour faire de cette période un moment clef de l'histoire de la littérature latine. Virgile, Horace et Ovide, bien sûr, mais aussi Properce et Tibulle, allaient alors bâtir quelques-uns des plus grands monuments de la littérature mondiale. D'autres encore, que nous ne connaissons que de réputation ou de manière très fragmentaire, participèrent à cette effervescence littéraire. À leurs côtés, presque toujours, quelque aristocrate, le plus souvent moins connu que ceux précédemment cités et que nous avons même parfois peine à identifier. Les motivations de ces Grands restent en partie à éclaircir. Toujours est-il que leur implication, plus ou moins active et plus ou moins prolongée selon les individus, dans un domaine qui ne fut pas sans conférer quelque gloire au règne d'Auguste, est indéniable. Quelle que soit la postérité de son action, Mécène ne fut donc pas le seul à œuvrer à son époque pour la gloire des lettres latines.

L'Arétin ne fut pas non plus le premier à protéger des écrivains. D'autres s'y étaient essayés bien avant lui, sans doute dès la fin du III<sup>e</sup> siècle avant n. è. Il n'en est pas moins devenu l'archétype du protecteur des Lettres. À cela plusieurs raisons. Sans doute la postérité de son nom doit-elle quelque chose au prestige conféré par la proximité avec des personnalités comme Virgile, Horace et Properce. Mais il y a sans doute plus. Mécène n'a découvert ni l'auteur de *l'Énéide* ni l'amant de Cynthie. Si son nom a gagné l'immortalité, c'est aussi parce que son œuvre dans le champ des lettres fut sans commune mesure avec ce qu'on avait jusque-là connu. Les hommes de la Renaissance s'en sont souvenus. Ce fut, sans doute aussi, parce que ses épigones ne surent donner à leur action le même éclat. Peut-être n'eurent-ils pas non plus les mêmes ambitions. Les jérémiades de Martial, pour stratégiques qu'elles furent, ne sont pas sans véhiculer quelque sincérité.

Pour autant, notre étude n'a pas Mécène pour objet. C'est la poésie dans ce qu'elle révèle d'une culture politique qui nous a ici intéressé. Le sous-titre adopté a pour objectif de ne pas restreindre notre problématique à la question, somme toute traditionnelle, de l'éventuelle instrumentalisation des poètes par le pouvoir augustéen, que la très grande familiarité de Mécène avec le maître de Rome ne manque pas d'induire. Celle-ci se trouve, bien sûr, au cœur de notre enquête, mais elle ne saurait répondre à toutes les interrogations touchant aux rapports entretenus par les poètes avec le régime et les puissants de l'heure. Car si l'on se doit d'interroger le regard posé par les pouvoirs sur la poésie (et, pour cela, il nous faudra évoquer les notions de propagande, d'idéologie, de censure, de clientélisme), il est tout aussi indispensable d'envisager la manière dont les poètes conçurent leur rôle au sein de la cité. Nous écrivons «pouvoirs» au pluriel car il ne s'agira pas d'analyser uniquement les liens tissés entre Octavien/Auguste et les poètes, mais les relations nouées par ceux-ci avec tous ceux qui représentaient d'une manière ou d'une autre la puissance publique, tous ceux qui avaient vocation à exercer des fonctions de commandement et s'inséraient par là dans l'élite dirigeante. On trouvera donc ici certains grands noms de l'aristocratie sénatoriale. Mais pas seulement. La singularité de la position de Mécène a elle aussi, on l'aura compris, retenu notre attention. Au final, l'objectif est moins de revenir sur un débat déjà ancien que de réexaminer la question des rapports entre la poésie et le pouvoir augustéen à partir d'approches pour certaines classiques, pour d'autres nouvelles, approches en tout cas complémentaires et à même de changer notre vision de la question.

La période augustéenne nous a paru un moment privilégié pour mener notre étude sur la poésie à la fois comme mode de communication et comme témoin d'une culture politique. D'une part, on l'a dit, parce qu'il s'agit là sans doute du «siècle d'or de la littérature latine». D'autre part, en raison de la singularité de cette période qui marqua la fin d'une ère, celle du régime dit républicain, et la naissance d'une nouvelle étape de l'histoire romaine, celle de l'Empire. Dans ce cadre, la période triumvirale et le Principat constituèrent une phase de transition. Elle portait en elle-même nombre d'incertitudes. En cela, la question de la légitimité des nouveaux dirigeants et celle des moyens utilisés pour asseoir le régime nouveau se pose avec acuité. Le régime, celui-ci comme tous les autres, avait besoin d'entretenir et de diffuser une certaine image<sup>1</sup>. La question est de savoir de quels moyens il disposait pour cela.

<sup>1</sup> Sur ce point, cf. P. Zanker, *The Power of Images in the Age of Augustus*, Ann Arbor, 1988.

Notre connaissance de la période a sans doute beaucoup à gagner d'une meilleure prise en compte des sources poétiques. C'est pourquoi il est impératif de mieux appréhender le rapport entretenu par les œuvres littéraires avec leur milieu historique. Ont-elles un rôle à jouer dans la vie d'une société? Et si tel est le cas, ce rôle n'évolue-t-il pas d'une époque à l'autre? Valent-elles pour leur seule perfection formelle, comme œuvre d'art, comme un absolu, ou sont-elles aussi le témoin d'une époque? Toute œuvre littéraire correspond, sans nul doute, à une esthétique. Mais n'est-elle pas plus que cela? N'est-elle pas aussi un discours, la traduction des représentations de l'écrivain, de la perception qu'il a de sa fonction, de ses désirs, de ses craintes? L'œuvre littéraire dit quelque chose du monde qui l'entoure et/ou des hommes d'une époque. Y compris quand elle paraît se replier sur elle-même. À l'inverse, parfois, elle peut se faire militante. C'est en cela qu'elle est intéressante pour l'historien. Non pas seulement parce que toute œuvre artistique a toujours rencontré l'intérêt des puissants (sous des formes variables et qui restent à déterminer pour la période qui nous intéresse), mais parce qu'en elle-même elle témoigne, d'une manière ou d'une autre, du monde dans lequel elle émerge. Selon la formule de P. Grimal, l'écrivain est un médiateur. Et son œuvre est la marque d'une époque pour ce qu'elle en reflète mais aussi en ce qu'elle contribue (ou peut contribuer) à la façonner<sup>2</sup>.

L'enquête que nous nous proposons de mener suppose l'analyse de sources dont le maniement est délicat : les textes poétiques eux-mêmes, d'abord et avant tout, mais aussi ceux des scholiastes et des biographes qui nous parlent de ces œuvres et de leurs auteurs. Les poèmes, tout d'abord. La *uox poetae* est, il faut en convenir, bien souvent difficile à discerner dans les vers : l'écrivain se construit un personnage (voire une biographie). Cela était vrai à Rome comme ça l'est encore aujourd'hui. Le portrait qu'il fait de lui est une construction littéraire. On a ainsi essayé de montrer comment Horace s'était forgé un personnage à travers sa poésie<sup>3</sup>. Il est indéniable que l'analyse des œuvres suppose la prise en compte des contraintes génériques (le réel est repensé, reconstruit, à travers des codes) et des modèles : les poètes s'inscrivaient dans une tradition et pouvaient, à l'occasion, se couler dans la peau d'un prédécesseur. Pour autant, il y a fort à parier qu'une telle démarche se fondait le plus souvent sur

<sup>2</sup> Cf. P. Grimal, *L'œuvre littéraire, témoignage de la société, expression des mentalités*, dans *Rome, la littérature et l'histoire*, Rome, 1986, p. 1080-1081. Cf. aussi p. 1089-1090.

<sup>3</sup> E. Oliensis, *Horace and the Rhetoric of Authority*, Cambridge, 1998.

des correspondances biographiques. Horace, si l'on se limite à son exemple, faisait d'Archiloque l'un de ses modèles. Leur goût commun pour les iambes ne suffit sans doute pas à supposer que le récit de la défaite de Philippes (dans lequel le poète se met en scène parmi les vaincus) est fictif et qu'il n'a d'autre dessein que de lui permettre de s'affilier à une mésaventure proche du poète grec<sup>4</sup>. De même, le fait qu'Archiloque fut le fils d'une esclave thrace dépossédée de ses biens durant des troubles politiques n'autorise pas à mettre en doute l'origine servile d'Horace<sup>5</sup>. Beaucoup des assertions des poètes devaient être fondées sur une réalité, en particulier lorsqu'il s'agissait pour eux de répondre aux attaques dont ils étaient l'objet. Au moins dans ces circonstances, en dépit des manipulations et des reconstructions, un certain degré de véracité devait être maintenu<sup>6</sup>. Il est en revanche exact qu'ils pouvaient jouer de l'ambiguïté du «je» et s'amuser de la distance qui toujours existe entre l'auteur et le narrateur. Ovide affirme (alors en exil, il y avait, il est vrai, tout intérêt) qu'il ne faut en aucun cas confondre ses écrits et sa propre vie : la poésie est un *lusus*<sup>7</sup>. P. Veyne a ainsi pu affirmer que l'épigramme latine est dépourvue de tout contenu biographique. Conclusion qui n'a pas reçu l'agrément de tous<sup>8</sup>. Il est difficile, de toute façon, d'établir des règles générales. Chaque poème doit être envisagé pour lui-même et contient sa vérité propre. Pour en rester à Ovide, si le poète confesse une grande part de fiction dans son œuvre, rien n'autorise à supposer que la *Triste* IV, 10, présentée comme autobiographique, soit mensongère. On ne peut, de toute manière, lire l'*Art d'aimer* avec les mêmes présupposés que les poèmes d'exil.

<sup>4</sup> Sur ce récit de la bataille de Philippes, cf. Horace, *Carm.*, II, 7.

<sup>5</sup> Sur ces deux points, cf. R. G. M. Nisbet, *Horace's Epodes and History*, dans T. Woodman et D. West (éd.), *Poetry and Politics in the Age of Augustus*, Cambridge, 1984, p. 2. Le courant qui veut que derrière les données biographiques transmises par Horace se cachent en fait Alcée, Archiloque ou tel autre de ses modèles, est ancien. Pour une critique de cette tendance, cf. Fr. Plessis, *La poésie latine*, Paris, 1909, p. 307; M. Citroni, *La condizione sociale di Orazio*, dans *Latina didaxis* 15, 2000, p. 25-57. Sur l'idée que les modèles choisis par les poètes disent quelque chose d'eux-mêmes, cf. A. Thill, «Alter Ab illo». *Recherches sur l'imitation dans la poésie personnelle à l'époque augustéenne*, Service de reproduction des thèses de Lille III, 1976, p. 626-627.

<sup>6</sup> Pour une approche différente, R. McNeill, *Horace. Image, Identity and Audience*, Baltimore, 2001; Bl. Nagy, *Imbellis ac firmus parum : the Poet as Military Tribune*, dans *NECJ* 30 (3), 2003, p. 117-127.

<sup>7</sup> Ovide, *Tr.*, II, 353-358.

<sup>8</sup> P. Veyne, *L'épigramme romaine*, Paris, 2003. *Contra*, cf. P. M. Martin, *Les poètes élégiaques entre consensus et intégration difficile*, dans C. Santini et Fr. Santucci (éd.), *Properzio nel genere elegiaco*, Assise, 2005, p. 152 notamment. Cf. aussi A. La Penna, *L'integrazione difficile : un profilo di Properzio*, Turin, 1977.

Les poètes ne parlent de toute façon pas que d'eux-mêmes. Ils traitent – et c'est pour nous le point essentiel – aussi de leur époque. Seulement, ils ne le firent pas en témoins objectifs. L'un des intérêts de la poésie comme source historique est qu'elle touche aux sentiments (humeurs, émotions, peurs, espoirs, désirs...). Si les poèmes ne prétendent ni à l'objectivité, ni à l'exactitude, ils cherchent la vraisemblance, peuvent s'appuyer sur des faits réels et présentent l'insigne avantage de relever d'une perception du temps et de l'humain<sup>9</sup>. En d'autres termes, elle touche à l'impalpable. La poésie demeure pour l'historien de l'époque augustéenne, en dépit des difficultés posées par la subjectivité qui la caractérise et le langage singulier qui est le sien, une source de choix, d'autant que la naissance du Principat ne bénéficie pas de sources historiographiques contemporaines (si ce n'est sous forme fragmentaire). *A contrario*, la production poétique fut intense.

Si l'analyse des sources poétiques exige certaines précautions, la méfiance est de rigueur lorsqu'il s'agit de lire les scholiastes et les biographes. Dans les deux cas, le principal danger réside dans leur éloignement avec les faits. Encore faut-il faire le distinguo entre Probus qui vécut au I<sup>er</sup> siècle et Servius qui écrivit au IV<sup>e</sup> siècle de n. è. L'inconvénient de cet éloignement réside en particulier dans la confusion qui peut parfois être faite entre des réalités qui, au cours des siècles, avaient évolué. Ainsi Porphyryon, commentateur d'Horace au III<sup>e</sup> siècle de n. è. sans doute, put aborder la question du patronage de manière anachronique en fonction de modèles n'ayant pas cours à l'époque augustéenne. En outre, l'idée que se font ces commentateurs du contexte politique à l'époque augustéenne est biaisée puisque ce dernier est le plus souvent assimilé à celui qu'ils connaissent (la monarchie sévérienne pour une partie d'entre eux). Par ailleurs, certaines informations ne se rencontrent que chez tel ou tel de ces érudits, ce qui, sans être un argument suffisant pour les rejeter *a priori*, en affaiblit la fiabilité. Bien souvent, on aimerait voir leurs propos corroborés ailleurs. D'autant que leurs méthodes sont parfois sujettes à caution : on a noté depuis longtemps que nombre des informations rapportées ne sont jamais que des extrapolations tirées des vers qu'ils avaient sous les yeux. Encore ces « erreurs » sont-elles parfois assez aisément repérables. Ainsi quand Donat déduit du livre IV des *Géorgiques* que Virgile possédait une petite propriété où il disposait de ruches. Ou encore lorsqu'il affirme que les *Bucoliques* furent écrites lors des distributions de terres qui

<sup>9</sup> Sur ces points, cf. M. G. L. Cooley (éd.), *The Age of Augustus*, Londres, 2003, p. 95-96; A. Deremetz, *Tradition, vraisemblance et autorité fictionnelle*, dans *Dictynna* 1, 2004, p. 15-16.

suivirent la victoire de Philippe en 42 afin de ménager ses intérêts et se concilier Pollion<sup>10</sup>. Trop souvent «le texte fait l'auteur»<sup>11</sup>. En d'autres termes, le discours des biographes et des scholiastes a pu être largement conditionné par l'image que les poètes voulaient donner d'eux-mêmes (cette volonté mûrement réfléchie de se présenter sous certains traits est d'ailleurs en elle-même fort intéressante). Il faut aussi préciser que les approximations souvent embarrassantes sont légions. Servius est coutumier du fait. C'est ainsi qu'il croit pouvoir écrire que Cicéron avait assisté à la représentation de certaines églogues de Virgile au théâtre. Il affirme aussi que les *Bucoliques* furent publiées à l'époque d'Actium<sup>12</sup>. Bien sûr, de telles confusions n'autorisent pas à rejeter dans leur ensemble les informations données si elles ne sont pas corroborées par ailleurs, mais elles incitent à la prudence. Ajoutons que ni les scholiastes ni les biographes de l'Antiquité n'ont été mus par une quelconque exigence de vérité<sup>13</sup>. Les seconds partagent les mêmes défauts que leurs collègues grammairiens (bien souvent d'ailleurs les scholiastes se font biographes) auxquels cette insuffisance pourrait plus aisément être pardonnée. Et tous présentent en outre souvent le défaut de s'appuyer sur des traditions établies<sup>14</sup>. On comprend par conséquent qu'il ne faut pas abuser des informations données par ce type de source<sup>15</sup>. On aurait cependant tort de les négliger systématiquement. Il est certains détails qui, selon toute vraisemblance, ne relèvent pas de l'extrapolation à partir des textes poétiques et dont on ne voit pas pourquoi les biographes ou les scholiastes les auraient inventés. Le fait qu'ils recopient un ou des prédécesseurs ne signifie pas non plus que l'information est sans fondement. Le procédé aurait même tendance à donner de la crédibilité à leur propre travail puisque la

<sup>10</sup> Sur la fiabilité de la *Vie* de Donat-Suétone, cf. la position de N. Holzberg, *Virgilio*, Bologne, 2008, p. 17-22.

<sup>11</sup> Selon l'heureuse formule de A. Deremetz (*Le miroir des Muses. Poétiques de la réflexivité à Rome*, Villeneuve-d'Ascq, 1995, p. 35).

<sup>12</sup> Servius, *ad Verg. Buc.*, I, 70 et VI, 11. Sur les précautions qu'impose la lecture de Servius, cf. D. Fowler, *The Virgil Commentary of Servius*, dans Ch. Martindale (éd.), *The Cambridge Companion to Virgil*, New York, 1997, p. 73-78.

<sup>13</sup> Encore que Servius, par exemple, démente certaines opinions dont il se fait l'écho, cf. Servius, *ad Verg. Buc.*, III, 20.

<sup>14</sup> Sur la dépendance, par exemple, de Servius à l'égard de Donat, lui-même très inspiré par Suétone, cf. G. P. Goold, *Servius and the Helen Episode*, dans *HSCPh* 74, 1970, p. 101-168, p. 117 sq. Sur les nombreuses incertitudes entourant les scholiastes, cette fois, et l'influence que les uns purent exercer sur les autres, cf. D. Daintree, *The Virgil Commentary of Aelius Donatus : Black Hole or «éminence grise?»*, dans *G&R* 37, 1990, p. 65-79.

<sup>15</sup> J. Fairweather, *Fiction in the Biographies of Ancient Writers*, dans *AncSoc.* 5, 1974, p. 231-275; N. Horsfall, *Virgil Reads, Octavia Faints : Grounds for Doubt*, dans *PVS* 24, 2001, p. 135-137.

source est d'autant plus proche des événements évoqués. Ces biographes avaient à leur disposition des écrits aujourd'hui disparus et qui pouvaient être contemporains des personnes dont ils relatent la vie (des lettres ou des biographies plus anciennes par exemple)<sup>16</sup>. Il s'agit par conséquent d'une source qu'il faut manier avec précaution en raison même de cette «curious mixture of fact and fiction»<sup>17</sup>, mais que l'on ne peut négliger sans risquer de passer à côté d'informations importantes.

La période augustéenne a donné lieu à de nombreuses études historiques, et la dernière décennie a contribué à renouveler notre vision de cette période. Pour autant, les historiens, curieusement, se sont assez peu intéressés à la poésie, aux poètes et à leurs rapports avec le pouvoir (et la doxa officielle) durant cette période<sup>18</sup>. Il n'en va pas de même des spécialistes de la littérature qui, depuis bien longtemps, se sont emparés de la question comme les y invitait la nature des sources. Le nombre d'ouvrages consacré à la question des rapports entre les poètes et le pouvoir est cependant, en définitive, très limité, ce qui ne laisse pas de surprendre car les opinions formulées sur ce point, elles, ne manquent en revanche pas. Certains travaux ont fait date. Ainsi, en 1968 paraissait *Les empereurs et les lettres latines d'Auguste à Hadrien* de H. Bardon consacré aux rapports entre les écrivains (et non pas seulement les poètes) et les puissants, plus précisément les empereurs, et ce sur une période longue. Les liens d'Auguste avec les écrivains de son temps occupent une petite quarantaine de pages. Selon le chercheur, la littérature fut pour le *Princeps* un «moyen de gouvernement». Il y aurait eu une réelle politique littéraire afin de diriger l'opinion, même si elle fut un échec. Si Virgile, Properce et Tite-Live soutinrent l'œuvre d'Auguste, Horace demeura sur la réserve, conservant quelque rancune liée au passé. Auguste rencontra un échec encore plus complet avec Ovide<sup>19</sup>.

Un ouvrage paru en 1984 sous la direction de T. Woodman et de D. West, *Poetry and Politics in the Age of Augustus*, allait apporter sa contribution au débat<sup>20</sup>. Huit contributions en tout, pour un

<sup>16</sup> J. Fairweather, *Fiction in the Biographies...* cit., p. 243. Suétone, dans sa *Vie d'Horace*, cite par exemple plusieurs lettres d'Auguste.

<sup>17</sup> J. Fairweather, *Fiction in the Biographies...* cit., p. 275.

<sup>18</sup> Cf. Fr. Hurllet, *Une décennie de recherches sur Auguste. Bilan historiographique (1996-2006)*, dans *Anabases* 6, 2007, p. 187-218.

<sup>19</sup> H. Bardon, *Les empereurs et les lettres latines d'Auguste à Hadrien*, Paris, 1968, p. 66-103.

<sup>20</sup> Dans les années 1970, G. Williams avait déjà abordé la question en élargissant l'angle d'approche (*Change and Decline. Roman Literature in the Early Empire*, Berkeley-Los Angeles, 1978).

ouvrage qui demeure incontournable pour toute étude concernant la poésie d'époque augustéenne. Il s'agit pour les auteurs de comprendre les implications politiques de la production poétique. Face à l'étendue de la tâche, les éditeurs ont voulu pointer quelques éléments à travers un nombre limité d'études très ciblées. R. G. M. Nisbet, par exemple, montre le progressif ralliement d'Horace au régime augustéen par une lecture attentive des *Épodes*. Y. Nadeau revient, notamment, sur la dimension politique de la société des abeilles dans les *Géorgiques*. Fr. Cairns s'attarde sur la vision de Properce de la bataille d'Actium. E. L. Harrison décèle les échos des préoccupations d'Auguste et de la politique romaine dans l'*Énéide*. I. M. Le M. Duquesnay montre, à rebours de ce que l'on pense souvent, que les *Satires* d'Horace avaient une dimension politique. On ne trouve malheureusement (mais c'est là un «défaut» inhérent au parti pris de départ) aucune analyse d'ensemble : chaque étude est consacrée à un poète (Virgile, Horace, Properce, Ovide) et à un point précis de leur œuvre, ce qui amène à quelques considérations sur leurs rapports avec telle ou telle personnalité (Mécène, Auguste). Si les contributions sont de valeur, leur facture est toujours très littéraire. La conclusion de T. Woodman et D. West est d'ailleurs décevante (mais symptomatique) : dans les œuvres poétiques, il est difficile de déceler ce qui relève de la propagande et de la poésie, du conformisme et de la sincérité. La notion de propagande n'est jamais discutée pour elle-même, alors que ce point nous paraît central sur une telle question. Le propos de l'ouvrage montre néanmoins que, pour les auteurs, il n'y a pas d'incompatibilité entre celle-ci et la poésie<sup>21</sup>.

Parmi les ouvrages collectifs abordant notre problématique, on citera aussi le livre édité en 1992 par A. Powell, *Roman Poetry and Propaganda in the Age of Augustus* : si les contributions visent à montrer la complexité du concept d'augustéisme (D. F. Kennedy), elles ne discutent pas, ici non plus, celui de propagande à l'époque augustéenne (le terme figurant dans le titre de l'ouvrage, on s'attendrait à quelques considérations sur ce point). Il s'agit, pour les auteurs, de comprendre comment la poésie s'insère dans cette propagande même si certains chercheurs paraissent eux-mêmes parfois rester perplexes face à leurs conclusions<sup>22</sup>. L'ouvrage souffre

<sup>21</sup> Cf. par exemple les contributions de R. G. M. Nisbet, I. M. Le M. Duquesnay et T. Woodman.

<sup>22</sup> Ainsi M. Wyke (*Augustan Cleopatra : Female Power and Poetic Authority*, p. 115) qui, partie du postulat que la poésie était l'un des vecteurs de la propagande et qu'elle permettait de soutenir le pouvoir, constate que l'évocation de Cléopâtre est (pour ce que nous en savons) fort rare dans les autres médias (car en définitive embarrassante). Plutôt que de remettre en question son postulat de

de ne comporter aucune introduction et, surtout, de l'absence de conclusion. Le titre est en outre plus alléchant que pertinent si l'on tient compte de la teneur des contributions (par ailleurs de très bonne facture). C'est sans doute le directeur de la publication lui-même, A. Powell, qui répond le mieux aux attentes du lecteur par sa critique des travaux minimisant la dimension politique de l'*Énéide* et en montrant tout le bénéfice qu'Auguste avait pu en retirer<sup>23</sup>.

L'ouvrage d'A. Loupiac, *Virgile, Auguste et Apollon. Mythes et politique à Rome*, publié en 1999, dépasse largement la seule personne du poète mantouan : son analyse tourne autour du dieu tutélaire d'Auguste et ses conclusions nous paraissent s'inscrire dans le sillage de celles d'H. Bardon. Le *Princeps* voulut s'entourer d'une aura de sacralité et a délibérément cherché le soutien des poètes. La figure d'Apollon, double, se prêtait à ce genre de combinaisons. L'auteur met l'accent sur la volonté d'Auguste d'utiliser les écrits des poètes à son profit, tentative qui échoua mais qui n'en fut pas moins réelle. Lors du passage de la république à la monarchie, la poésie constitua un enjeu politique et cela explique que les poètes furent courtisés. Dès la première page de son ouvrage, A. Loupiac explique que la main-mise sur les poètes venait compléter le message transmis à travers la politique urbanistique d'Octavien/Auguste. Selon une tradition bien établie, ceux-ci ne sont pas envisagés dans leur ensemble, mais un à un : Virgile, Horace, les élégiaques. Étude fort intéressante à bien des égards, mais qui n'aborde pas le cas d'Ovide.

À nos yeux, l'ouvrage le plus important et le plus convaincant sur la question, en particulier en raison de l'ampleur de ses vues, est celui de P. White, *Promised Verse*, publié en 1993 et qui n'a peut-être pas bénéficié d'un écho suffisant en France. Même si l'auteur privilégie l'étude de la position du poète dans la société romaine, la question de son instrumentalisation est très présente, en particulier dans la seconde partie de l'ouvrage. La thèse de l'auteur est la suivante : Auguste n'a pas voulu diriger les lettres à Rome. On peut, certes, trouver chez les poètes des échos des thématiques augustéennes mais, parfois aussi, ils les anticipent ou les méprisent. Auguste n'essaya pas de jouer un rôle d'arbitre dans le domaine littéraire. Ses seules initiatives furent à la toute fin de son règne, afin de réduire au silence les écrivains qui l'avaient offensé. Au final, si Auguste fut à ce point présent dans les vers des poètes, c'est parce qu'il le fut aussi

départ (la poésie n'avait pas de fonction propagandiste), elle conclut qu'il faudra désormais s'interroger sur le type de support que la poésie apportait à Auguste (p. 128-129).

<sup>23</sup> A. Powell, *The Aeneid and the Embarrassments of Augustus*, p. 141-174 (et en particulier p. 144).

dans l'esprit de l'opinion. Loin d'exercer sur eux une police littéraire, il fascina et stimula leur imagination. Selon P. White, l'hypothèse d'une instrumentalisation remonte au traité sur la poésie épique rédigé en 1675 par René Le Bossu, extrapolation à partir de l'expérience du temps. Le chercheur, pour sa part, pense que les poètes donnèrent une vision positive du régime afin de s'attirer les faveurs des puissants. Ce travail fondamental souffre cependant de ne pas prendre en compte les attentes des aristocrates qui s'entourèrent d'hommes de lettres, d'en rester (en définitive) au diptyque prince/poètes. Surtout, si P. White a présenté des arguments de poids pour affirmer que la poésie n'avait pas été au service d'Auguste, il ne pose pas la question de la possibilité même (nous dirions historique) d'une propagande littéraire à Rome. Sans doute eût-il été intéressant de développer la question de l'inspiration des poètes et de s'interroger sur leurs objectifs propres; la question des cercles est absente et la singularité de l'entourage de Mécène n'est pas prise en compte.

En dehors de ces quelques ouvrages, de très nombreux livres ou articles ont tôt paru, prenant souvent pour point de départ un poète particulier, une œuvre ou même un poème. Cette démarche a sans conteste permis de mieux comprendre la production poétique de l'époque augustéenne. Mais les analyses se contredisent et ne permettent pas d'envisager la question de l'autre bord, à savoir la conception que les poètes avaient de leur relation avec les hommes de pouvoir. Pour autant, certaines études sont aujourd'hui incontournables même si leurs conclusions demandent à être discutées<sup>24</sup>. Les divers travaux de A. Barchiesi, Fr. Cairns, M. Citroni, A. Dalzell, F. Della Corte, J. Griffin, P. Grimal, A. La Penna, E. Lefèvre, D. Little, J. Perret, V. Pöschl ou encore de G. Williams ont à ce titre joué un rôle important dans la compréhension que nous avons du fonctionnement du monde des lettres à Rome.

D'autres études contribuent à mieux appréhender les liens noués par les poètes avec les puissants. C'est le cas de celles qui ont trait au patronage : en France, Cl.-O. Reure écrivit en 1891 un livre resté assez confidentiel, *Les gens de lettres et leurs protecteurs à Rome*, aujourd'hui daté mais qui a le mérite de donner une vision relativement nuancée des choses. Cet angle d'approche se retrouve dans deux travaux plus récents, sous la houlette de B. K. Gold : tout d'abord, *Literary and Artistic Patronage in Ancient Rome*, un ouvrage collectif paru en 1982<sup>25</sup>. Les auteurs s'intéressent ici avant tout à la question du patronage sous ses différents aspects, à l'époque augus-

<sup>24</sup> Sur les positions des différents chercheurs cités ci-dessous, cf. *infra*, p. 19 sq.

<sup>25</sup> Cet ouvrage est une forme de prolongement de la thèse de B. K. Gold, aux

téenne mais pas uniquement. L'ouvrage inclut dans son propos le patronage artistique dont les spécificités sont soulignées. B. K. Gold a publié un second livre, lequel s'inscrit dans le prolongement de ses précédentes études, *Literacy Patronage in Greece and Rome* (1987). Elle sort du seul cadre romain (même si ce dernier constitue l'essentiel de son propos) et s'intéresse en particulier aux rapports entretenus par les *patroni* avec les lettrés grecs installés dans l'*Vrbs*. L'époque républicaine est très présente, mais la Rome augustéenne n'est pas oubliée. En ce qui concerne directement notre problématique, on notera l'étude des rapports entre Horace et Mécène, et celle touchant aux liens entre Properce et Tullus. On retiendra de cet ouvrage que la situation des lettrés à l'égard de leurs patrons est loin d'avoir été uniforme et que la période augustéenne marqua une évolution dans le patronage littéraire en raison du statut social des poètes (qui n'avait plus grand-chose à voir avec celui de leurs homologues du III<sup>e</sup> siècle avant n. è.).

L'étude du patronage littéraire ne peut à elle seule suffire à l'analyse des rapports entre les poètes et les dirigeants romains. C'est pourquoi on notera aussi l'utile contribution au débat apportée par une thèse de lettres classiques soutenue en 2000 à Bordeaux par D. Voisin, intitulée *Les cercles littéraires à Rome à l'époque d'Auguste*. L'auteur démontre qu'il n'y eut pas à proprement parler de cercles à Rome. Un chapitre est consacré à la relation qu'Auguste entretenait avec les écrivains. D. Voisin répond par la négative à la question : le *Princeps* commanda-t-il des œuvres aux poètes et chercha-t-il à en contrôler le contenu? Les dédicaces auraient eu une fonction essentiellement littéraire (nous pourrions dire stratégique) : les poètes justifiaient de l'intérêt de leur ouvrage en précisant qu'ils composaient «sur les injonctions pressantes d'un noble amateur<sup>26</sup>». L'auteur, à la suite de A. Deremetz, utilise avec profit le concept de la réflexivité en art pour analyser les textes (tout en reconnaissant que cette mise en abîme est considérée par certains comme une illusion menant à des erreurs d'interprétation). D. Voisin tend à penser que la propagande devait en définitive passer davantage par des œuvres historiques. Les cas les plus litigieux en poésie concernent les écrivains dont l'objectif était avant tout d'attirer l'attention d'une personnalité importante afin de bénéficier de sa protection<sup>27</sup>.

ambitions plus restreintes, *Literary Patronage in the Augustan Age : Propertius and Maecenas*, 1975

<sup>26</sup> D. Voisin, *Les cercles littéraires à Rome à l'époque d'Auguste*. Thèse de doctorat, Université de Bordeaux, 2000, p. 500.

<sup>27</sup> Ainsi, probablement, Varron d'Atax et son *Bellum sequanum* à destination de Jules César (D. Voisin, *Les cercles littéraires...* cit., p. 66-67).

L'auteur, qui adopte une démarche essentiellement philologique couplée à un important travail prosopographique, n'explique cependant pas pourquoi les aristocrates souhaitèrent s'entourer de poètes et les faire bénéficier de leur protection (si ce n'est par amour des lettres).

Un peu à la marge de notre problématique, mais incontournable par ses analyses et la volonté affichée de sortir des sentiers battus, l'ouvrage de Th. Habinek publié en 1998, *The Politics of Latin Literature*. Le chercheur a adopté une démarche qu'il veut novatrice mais qui ne concerne pas la seule poésie, tant s'en faut, encore moins la seule période augustéenne : il se propose de s'écarter de l'analyse purement philologique et de réintégrer la réalité historique (en fait, en ce qui concerne la production poétique, P. White, peut-être de manière insuffisante, n'est pas sans avoir montré la voie<sup>28</sup>). La thèse de l'ouvrage veut que la littérature latine ait été inventée pour protéger et promouvoir les intérêts de l'élite romaine. Il s'agissait de définir, de préserver et de transmettre les normes aristocratiques de comportement et de valoriser les idéaux de cette frange de la population ainsi que son autorité. Ces considérations, stimulantes mais qui méritent d'être discutées, présentent l'avantage de ne pas cantonner la littérature à ses seuls rapports avec l'empereur<sup>29</sup>.

Si les études sur l'instrumentalisation des poètes par le pouvoir augustéen, en tant que telles, sont peu nombreuses (mais, nous l'avons souligné, il est encore plus rare que l'on interroge le dessein des poètes eux-mêmes), les prises de position sur cette question sont en revanche innombrables, en particulier chez les historiens. C'est pourquoi la dispersion des opinions nous obligera, afin d'éviter le risque de se perdre dans les méandres des multiples interprétations, à une recension ultérieure plus complète (faute d'être exhaustive)<sup>30</sup>.

<sup>28</sup> Il faudrait aussi mentionner R. Syme, *History in Ovid*, Oxford, 1978.

<sup>29</sup> Outre l'ouvrage de Th. Habinek, il existe toute une littérature qui, bien que ne traitant pas spécifiquement de la question qui nous intéresse ici, peut apporter un éclairage utile et sur laquelle nous ne manquerons pas de nous appuyer dans notre enquête. Ainsi M. Citroni a-t-il étudié, dans un ouvrage assez récent et extrêmement rigoureux dans l'analyse (*Poesia e lettori in Roma antica. Forme della comunicazione letteraria*, Bari, 1995), la relation existant entre le lecteur romain et la poésie. Pour sa part, W. V. Harris a, dans un livre qui a fait date (*Ancient Literacy*, Harvard, 1989), travaillé sur la diffusion de l'écrit dans la société romaine. En France, D. Porte s'est intéressée au travail de l'écrivain (*Rome : l'esprit des lettres*, Paris, 1993). Les ouvrages évoquant la culture augustéenne ne pouvaient faire l'impasse sur sa dimension littéraire : cf. par exemple K. Galinsky, *Augustan Culture : an Interpretive Introduction*, Princeton, 1996. On notera en outre l'existence de plusieurs biographies de Mécène : elles abordent la plupart du temps la question qui nous intéresse, mais à la marge.

<sup>30</sup> Cf. *infra*, p. 19-28.

On peut néanmoins déjà préciser deux points : d'une part, il faut noter que, dans leur grande majorité, les historiens sont tentés par l'hypothèse d'une instrumentalisation des poètes (à divers degrés) alors que les littéraires sont beaucoup plus partagés : les premiers, habitués à travailler sur les pouvoirs et les questions politiques, ont peut-être, dans un premier mouvement, tendance à accorder au politique une place trop prégnante. Ce constat est bien sûr très général et chaque chercheur a sa propre sensibilité. La tendance n'est cependant pas sans être significative. D'autre part, à la lecture de toutes les études ayant, d'une manière ou d'une autre, trait aux liens entretenus par le pouvoir avec la poésie, on a le sentiment d'être face à un champ de ruines, et ce d'autant plus si on incorpore à ces analyses les points de vue, épars, des différents chercheurs qui, à l'occasion de divers travaux, ont eu à se prononcer, de façon plus ou moins étayée, sur ce problème. On reste perplexe face au foisonnement des opinions les plus contradictoires. De toute évidence, la question qui nous intéresse est de celles sur lesquelles aucun consensus n'a pu être atteint.

Notre précédent constat conduit à un premier impératif d'ordre méthodologique : la seule exégèse, presque systématiquement privilégiée, pour indispensable qu'elle soit et en dépit des apports incontestables qu'elle est susceptible de donner, ne saurait suffire. D'autant plus que les débats toujours recommencés s'appuient le plus souvent sur les mêmes références. À notre sens, il paraît indispensable, dans un premier temps, de se détacher du texte poétique, non dans le dessein d'abandonner les œuvres, mais afin d'élargir notre horizon et aborder notre problématique de manière globale en la réinsérant dans la réalité politique et sociale du temps. Cela suppose que la question du clientélisme (fondamentale) ne saurait résoudre tous les problèmes qui se posent à nous. À partir du moment où l'on envisage la poésie comme un mode de communication politique – et en particulier si l'on suppose, comme souvent, une instrumentalisation des poètes –, il semble nécessaire d'étudier au préalable les modalités de la vie politique romaine à la fin de la République et au début du Principat. Comment le pouvoir se gagnait-il, quelles stratégies adoptait-on pour l'asseoir ? Ces questions ne sauraient être évacuées. Mais cela ne saurait suffire. Sans doute faut-il revenir sur la singularité de l'époque augustéenne (dont la formule *Res publica restituta* porte le témoignage) car le contexte n'est peut-être pas sans conditionner et le discours et l'action de l'État ; sur les facteurs qui favorisèrent l'émergence d'une littérature latine ; sur les conditions de diffusion des œuvres et de leur réception (ce qui pose, entre autres choses, le problème de l'alphabétisation) ; sur le fonctionnement des cercles (si tant est qu'ils existent) ; sur la

nature du lien entretenu par les poètes avec leurs protecteurs (furent-ils les clients des Grands et, si oui, furent-ils des clients comme les autres? quel intérêt avaient-ils à rechercher un protecteur? et ceux-ci à côtoyer les poètes?); sur les caractéristiques et l'étendue de leurs propres réseaux de relations, etc. Les poètes se mouvaient dans un cadre, produisaient dans un contexte : on ne peut en faire abstraction. Cet environnement est susceptible de nous aider à mieux comprendre leur production. Peut-être serait-il bon aussi de dissocier poètes et poésie : on s'interroge toujours sur l'intérêt du régime augustéen pour les vers des poètes. Jamais sur l'éventuel intérêt qu'il y avait à, plus simplement, les côtoyer précisément parce que poètes. C'est donc la question du statut de ces derniers à Rome qui est posée. C'est à la lumière de telles considérations, extérieures aux textes eux-mêmes, que les poètes doivent être lus et leurs œuvres réinterprétées. C'est dans ce dialogue entre l'histoire et la littérature que, sans doute, quelques-unes de nos interrogations trouveront une réponse.

Nous avons organisé notre recherche autour de trois grands axes. La première partie aura pour objet de traiter la question sous-jacente à tout questionnement sur la poésie augustéenne<sup>31</sup> : les liens tissés entre les poètes et Octavien/Auguste. Pour diverses raisons, nombre de chercheurs ont pensé qu'ils furent étroits et à l'avantage du nouveau régime. C'est pourquoi nous reviendrons sur ces débats sans fin avant d'étudier tout à la fois les modalités du discours politique à la fin de la République et au début du Principat, et le contexte (culturel, politique, anthropologique) dans lequel la propagande littéraire dut (ou aurait eu à) s'épanouir. Nous signalerons

<sup>31</sup> Les expressions «poésie augustéenne» et «poètes augustéens» peuvent avoir, en fonction des auteurs, une acception temporelle ou désigner des personnalités politiquement proches du pouvoir. Elles correspondent à une commodité de langage dont nous userons (dans son acception temporelle) car elles sont entrées dans le vocabulaire courant des chercheurs. Nous sommes néanmoins conscient de la justesse de la remarque de F. Millar (*The Greek World and the East*, vol. 1, Chapel Hill-London, 2002, p. 321-322) : ces poètes sont en fait des écrivains qui ont atteint leur maturité dès la période triumvirale. En définitive, Ovide était, si l'on s'en tient à une chronologie stricte, le plus «augustéen» des poètes qui vont nous occuper ici. Cf. aussi F. Millar, *Ovid and the Domus Augusta*, dans *JRS* 83, 1993, p. 1 et J. Griffin, *Augustan Poetry and Augustanism*, dans K. Galinsky (éd.), *The Cambridge Companion to the Age of Augustus*, Cambridge-NewYork, 2005, p. 306-307. Sur l'usage, non plus chronologique mais partisan, des termes «augustéen» et «anti-augustéen», cf. D. F. Kennedy, «*Augustan*» and «*Anti-Augustan*», dans A. Powell (éd.), *Roman Poetry and Propaganda in the Age of Augustus*, Londres, 1994, p. 26-58, et notamment p. 40 sq.

alors le peu d'intérêt pour le pouvoir central d'une telle propagande. Bien entendu, cette analyse impliquera un va-et-vient constant avec les textes, en particulier lorsqu'il s'agira de comparer les modalités du discours politique avec le contenu des poèmes. Dans notre deuxième partie, nous aborderons la question de l'entourage poétique des aristocrates romains. Nous soulignerons que les poètes furent sans doute le plus souvent des clients, mais des clients d'un genre un peu particulier et qu'ils entretenirent une relation très libre et, somme toute, très bénéfique avec leurs protecteurs. Nous nous attarderons en particulier sur les particularités des liens noués par Mécène avec certains de ses protégés. Nous consacrerons aussi un chapitre à l'intérêt qu'avaient les aristocrates à côtoyer des hommes de lettres. Leurs desseins ne furent, certes, pas désintéressés. Pour autant, ce n'est peut-être pas dans le champ politique qu'il faut chercher l'origine de ce compagnonnage. Enfin, nous étudierons dans un dernier temps ce que nous croyons avoir été les ambitions politiques des poètes, en particulier ceux qui furent proches de Mécène car leur rôle fut singulier. Avec ces derniers, la poésie devint pleinement un mode de communication politique. Après avoir fait le « pari augustéen », c'est la fonction même du poète dans la cité qui est réaffirmée. Tout à la fois citoyen et *uates*, il se présente alors en interlocuteur privilégié du pouvoir et entend faire entendre sa voix dans un monde en mouvement. La question n'est plus ici celle de l'instrumentalisation du poète, mais celle de la parole que ce dernier entendit propager en toute indépendance afin d'avoir une prise sur le monde qui l'entoure.

